

Les mêmes faits se produisent d'ailleurs en France. M. Desprez, de Cappel (Nord), cultive 290 minots de blé, dans lesquels il sème seulement $\frac{1}{2}$ minot par arpent. Les rendements atteignent 42 minots par arpent. On a constaté, sur tous les points, que les blés semés clair, pèsent plus que les autres, volume égal.

Il ne faut pas s'étonner du résultat, car la perfection relative du travail exécuté par les semoirs suffit presque à elle seule pour en donner l'explication. Avec le semis à la volée, la moitié de la semence est perdue, avec les semoirs, les grains sont uniformément déposés à la profondeur la plus convenable, les grains germent tous et, grâce à l'écartement, chaque talle de blé croit et s'étend à l'aise, utilisant tous les sucs nutritifs qui se trouvent à sa portée. Il ne faut pas craindre qu'il reste des vides dans la terre; également distribués donneront encore, selon la grosseur du grain, 50 à 100 grains par verge carrée, 10, 000 à 20, 000 par pinte.

Disons encore que la circulation de l'air entre les lignes donne à la paille une force et une rigidité qui rendent, dans les blés ainsi semés, la verse très-rare, et la possibilité de faire passer entre les rangs un instrument propre à détruire la mauvaise herbe, la terre est ainsi maintenue dans un bon état de propreté.

En résumé, ce procédé réalisé à la fois économie dans les frais de production, accroissement de la quantité et de la qualité de la récolte et amélioration de l'état des terres.

Il est donc vivement à désirer que les cultivateurs fassent des expériences nombreuses afin d'arriver à employer la plus petite quantité de semences. Il n'est pas possible, on le comprendra, de fixer, la limite extrême, qui peut descendre dans les terres bien cultivées, jusqu'à $2\frac{1}{2}$ gallons par arpent. Il est, dans tous les cas, préférable d'employer le semoir plutôt que la volée afin que la semence soit plus également répartie et mieux enterrée.

Il y a longtemps que nous conseillons aux habitants des campagnes de semer clair, et nous craignons bien d'avoir le plus souvent prêché dans le désert. Il est cependant si facile de procéder par voie de petits essais et de comparer à l'époque de la récolte. Nous le répétons, il est fâcheux que l'on perde ainsi sans raison plusieurs millions de minots de blés, alors surtout que par les semis épais on obtient le plus souvent, un rendement moins important.

L. DE VAUGELA.

—Revue d'Économie rurale.

D'un petit gland il vient grand chêne.
Ne pas mettre la charrue devant les bœufs.
Mieux vaut un bon temps qu'un bon champ.
Il ne faut pas mettre le doigt entre le bois et l'écorce.

Les grains concassés pour l'alimentation des chevaux.

Nous conseillons la lecture de l'article suivant par lequel on verra que l'avantage des grains concassés pour les chevaux livrés à un rude travail n'est pas admis par tout le monde. On se rappellera cependant que pour les vieux chevaux ou les poulains, ou encore les chevaux que l'on veut remettre sans leur donner trop d'exercice, les grains concassés sont préférables.

Nous nous sommes déjà plusieurs fois occupé de la question de savoir s'il y a avantage à donner aux chevaux de l'avoine et autres grains concassés ou réduits en farine. Nous avons toujours pensé qu'il était préférable de distribuer à ces animaux la nourriture à l'état naturel; mais nous avons rencontré de nombreux contradicteurs. Nous trouvons dans la *Revue agricole du Midi* les lignes suivantes, qui viennent entièrement confirmer notre opinion.

Une question importante, celle de l'alimentation du bétail, est souvent abordée dans les journaux de toute sorte et résolue parfois un peu à la légère. Ainsi, par cela seul que l'on a rencontré dans les excréments des chevaux ou des mulets des grains d'avoine non altérés, on s'est empressé de conclure qu'il serait d'une bonne pratique de ne donner l'avoine ou les autres grains à ces animaux que sous forme de farine, ou bien après les avoir fait macérer dans l'eau pendant un certain temps.

Distinguons: les vieux chevaux, dont la table dentaire est irrégulière ou usée jusqu'aux gencives, avalent beaucoup de grains qui n'ont pas été broyés, cela est incontestable. Les jeunes chevaux ou mulets se trouvent aussi dans le même cas, aux époques où le travail de la protusion des molaires se fait. Chez eux, cet état n'a point de durée, et il n'offre pas de grands inconvénients.

D'autres chevaux ou mulets, encore jeunes, et dont la denture est en bon état, expulsent aussi des grains d'avoine, qui ont été réfractaires à la digestion, parce que ces animaux les ont pris trop gloutonnement dans l'auge.

Mais cela indique-t-il l'obligation de ne donner l'avoine ou les autres grains que sous forme de farine ou macérés aux animaux de ce cette espèce? Nullement, sinon pour les vieux chevaux ou mulets qui ne peuvent plus broyer ces grains qu'imparfaitement, ou pour les animaux jeunes, qui souffrent momentanément du travail de la dentition. Mais à ceux qui saisissent et avalent les grains trop gloutonnement, on ne doit pas donner le grain concassé, moulu ou macéré, s'ils sont em-

ployés à des travaux pénibles. Seulement on l'éparpille en nature dans une auge, ou dans la mangeoire, de telle manière qu'il ne puisse être saisi qu'en petite quantité à la fois.

Lorsqu'on a proposé de distribuer l'avoine concassée seulement, ou macérée, afin que la digestion s'en fit mieux, on a cru sans doute que les éléments nutritifs restant les mêmes et dans la proportion ordinaire, après le concassage ou la macération, l'alimentation serait ce qu'elle est pour l'avoine distriquée en nature, et cependant il s'en faut de beaucoup.

Nourris avec l'avoine concassée, moulue ou macérée, les chevaux ou mulets prennent de l'embonpoint, mais ils sont moins résistants au travail; au moindre exercice, ils ont la respiration courte et précipitée, ils suent abondamment, ils se vident et bientôt, si on les soumet à un travail continu, on les voit dépérir insensiblement. L'embonpoint n'était que la bouffissure, le sang avait perdu de sa richesse, et l'influx nerveux s'était amoindri.

Tout cela, perçoit que des observateurs superficiels avaient pensé qu'il était indifférent d'administrer les aliments aux animaux sous une forme ou sous une autre.

En réalité, l'avoine donnée en nature aux chevaux ou mulets qui doivent faire un travail soutenu est un aliment par excellence; rien ne la remplace complètement, dans nos régions. Mais que de gens qui croient que le mieux se trouve toujours dans l'extraordinaire! — *Revue d'Économie rurale.*

Manière d'élever les veaux.

D'après l'expérience faite par plusieurs agriculteurs, il vaut mieux, dans tous les cas, soit pour élever le veau soit pour l'engraisser, ne pas le laisser teter du tout. Le veau engraisse aussi bien et il est plus facile d'ajouter quelque chose de substantiel à son lait, tel qu'un œuf ou de la farine d'orge et d'avoine mêlées, etc. Quant aux génisses destinées à faire des vaches laitières, il est important de leur donner une nourriture forte, sans être trop substantielle. Si la génisse est nourrie d'une manière trop riche, les intestins ne prendront pas assez d'extension, et lorsqu'elle aura atteint l'âge de donner du lait, elle ne pourra consommer qu'un petit volume de matière nutritive qui ne sera que suffisant pour lui donner l'entretien d'embonpoint, tandis que si elle a été accoutumée de bonne heure à prendre une nourriture plus volumineuse en proportion de sa quantité nutritive, les intestins prendront plus d'extension, et par là seront mieux disposés à digérer une plus grande